

QUI EST CLAUDE TILLIER

Claudine Galmard

Le nom de Claude Tillier est généralement peu mentionné dans les manuels d'histoire littéraire. En 1909, dans son *Histoire de la Littérature Française*, Gustave Lanson fait officiellement entrer Claude Tillier au Panthéon des auteurs. Nous devons cette reconnaissance grâce, notamment, à Marius Gérin, professeur d'histoire à Nevers, dont les travaux contribuèrent à sortir Claude Tillier de l'oubli.¹

Mon Oncle Benjamin, roman picaresque relatant les aventures d'un médecin clamecycois à la veille de la Révolution française, figure en revanche sur bon nombre de rayons de bibliothèque, tant en France qu'à l'étranger; mais point n'est besoin de dire que le facétieux héros de Tillier, aujourd'hui encore, est plus connu du public que son auteur; pour beaucoup, la vie de Tillier, et jusqu'à son nom, restent méconnus; on ignore souvent qu'il fut un pamphlétaire assez redoutable à l'époque de Louis-Philippe et qu'en prenant la relève de Paul-Louis Courier², il soutint honorablement le flambeau de la polémique au XIX^{ème} siècle.

Le lecteur qui a savouré ce conte spirituel qu'est *Mon Oncle Benjamin*, prendrait cependant intérêt à une meilleure connaissance du pamphlétaire nivernais; il verrait comment le « pauvre et obscur maître d'école clamecycois » a pris une part non négligeable dans les luttes de son temps, celles qui entraînent nombre d'hommes et de femmes de progrès à braver les régimes en place pour le rétablissement définitif de la République en France, et qui permirent au peuple d'accéder progressivement à sa souveraineté et à sa liberté. Au rang des grands combats de ce siècle, que Tillier a embrassés, citons l'établissement du suffrage universel, la liberté de la presse et de réunion, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'accès à la gratuité de l'enseignement primaire et les premières conquêtes sociales.

Contexte social et politique

La majorité de Claude Tillier (1801- 1844)³ coïncide à peu près avec l'avènement de Charles X, roi réactionnaire qui, en 1824, succède à son frère Louis XVIII et règne en s'appuyant sur l'Eglise et les ultras. Tout en se montrant disposé à respecter la Charte constitutionnelle, il fait clairement comprendre à la Chambre et au pays, par la grandiose cérémonie de son sacre à Reims, qu'il reste attaché aux traditions de l'Ancien Régime. Lamartine dira plus tard, à propos de ce sacre, qu'il fut « un des derniers jours fériés de la monarchie. »

Quelques jours après son entrée solennelle à Paris, ce roi thaumaturge visite les malades de l'hôpital Saint-Marcoul, pour toucher et guérir les scrofuleux, selon la formule « le roi te touche, Dieu te guérit », comme le voulait une coutume, inusitée depuis plus de cinquante ans et qu'on avait hésité à rétablir. Le roi, de toute évidence, tenait à renouer avec le vieux principe de la monarchie de droit divin, à l'écart de tout contrôle

1 Marius Gérin: Etudes sur Claude Tillier (Paris 1902, Garnier Frères)

Pamphlets, édition critique (Paris, A.Bertout 1906 Nevers, Mazon Frères).

2 Sur Paul-Louis Courier (Paris 1772 – assassiné à Vézetz 1825), pamphlétaire tourangeau sous la Restauration, consulter le site paulouiscourier.fr

3 La majorité civile s'obtenait à l'âge de vingt-cinq ans.

humain.

Charles X favorise, du reste, la reprise en main du pays par le clergé, bravant en cela l'opinion publique. L'Eglise omniprésente exerce une pression accrue: elle contrôle officiellement l'Université; elle surveille de très près l'assiduité des fidèles. La pratique de la religion, dans les villes et les campagnes, est sévèrement encadrée et contrôlée.

En 1830, le ministère Polignac est en crise; toutefois le roi refuse la perspective d'un changement de ministère, décide de faire élire une autre Assemblée d'après un nouveau système électoral et de suspendre la liberté de la presse. Mais les mesures d'exception, dictées le 25 juillet par quatre ordonnances, déclenchent la Révolution de Juillet. La troisième ordonnance en particulier visait à rétrécir encore le corps électoral formé par la bourgeoisie censitaire: les députés seraient élus par des collèges départementaux composés du quart des électeurs les plus imposés; « le pays légal » serait désormais réduit à une minorité de privilégiés. L'opinion publique est en outre exaspérée par la violence des lois répressives sur la presse. Paris s'insurge et se couvre de barricades. Charles X s'enfuit en Angleterre.

Les républicains réclament une consultation populaire, mais le parti de la bourgeoisie, plus puissant, appelle au pouvoir le duc d'Orléans, cousin de Charles X et futur Louis-Philippe. Les partisans de Charles X l'accusent de trahison, tandis que les républicains lui reprochent âprement d'avoir confisqué la révolution à son profit. En août 1844, Tillier en fera le sujet d'un de ses pamphlets (le dernier publié de son vivant): *Non, il n'y a pas eu de Révolution de Juillet* . Il aura déjà abordé cette même question dans les deux journaux qu'il dirigera: *L'Indépendant* en 1831⁴ et *L'Association*, en 1841⁵.

Jusqu'au prochain soulèvement républicain, celui de 1848, on assiste au triomphe de la monarchie bourgeoise. Le drapeau tricolore est adopté, la constitution révisée, le corps électoral élargi, mais le système censitaire persiste. Appuyé par des ministres autoritaires, notamment Guizot, Louis-Philippe, « roi des Français », maintient un régime personnel et conservateur, en dépit de soulèvements populaires violents, à Lyon et à Paris notamment. A la suite de l'attentat de Fieschi, le 28 juillet 1835, le roi fait voter deux lois de répression, dites « lois de septembre »: l'une concernant les procès en Cour d'assises, l'autre, sur la presse, qui augmente le nombre des délits et aggrave les pénalités.

Sous le règne du « roi-citoyen », la société subit de profondes modifications. Avec l'industrialisation croissante du pays apparaît le grand capitalisme, et avec lui une nouvelle classe sociale: les ouvriers, dont les conditions de vie sont particulièrement dures. A Clamecy, ce sont les ouvriers du Flottage qui incarnent cette nouvelle classe dont Claude Tillier se fera le chantre. Tillier, se faisant reconnaître sous le pseudonyme de « flotteur Brèchedent » dans plusieurs de ses pamphlets⁶, soutiendra la grève et les revendications de ce petit peuple de Clamecy, victime de grande précarité et de pénibles conditions de travail⁷ .

La pensée sociale connaît une effervescence très grande: Fourier, Saint-

4 « Nous avons tous applaudi à cette belle révolution de juillet, qui fut le réveil d'un grand peuple, qui devait être l'aurore d'un long âge de liberté. Nous avons cru dans un court moment d'enthousiasme que la face du vieux continent, tout couvert de chaînes et de trônes absolus, allait être changée... » (Journal *L'Indépendant* du 9 juin 1831) .

5 Sous le titre de *Anniversaire de la Révolution de juillet* .

6 *Un Flotteur à la Majorité du Conseil Municipal de Clamecy*(en brochure chez Perriquet, à Auxerre, septembre 1840 et Journal *L'Association* , septembre 1840) .

Le Flotteur Brèchedent à ses abonnés et aux gardes nationaux(en brochure chez Perriquet, à Auxerre, octobre 1840 et Journal *L'Association* du 15 octobre 1840) .

7 *Chronique de Clamecy*, parue dans *L'Association* du 18 avril 1841 .

Simon, Auguste Comte, Louis Blanc, Proudhon, Lamennais, pour ne citer que les plus illustres, professent en dépit de conceptions parfois divergentes la même volonté d'améliorer le sort des petites gens, partagent le même effort libéral qui tend à dégager le clergé de sa mainmise sur la société civile. C'est dans l'espoir de ramener avec la République un régime plus juste et plus humain que ces hommes travaillent et assistent aux derniers soubresauts d'une royauté aux abois, qui tente désespérément de survivre mais qui, depuis longtemps, a reçu le coup de grâce et se montre d'autant plus maladroite qu'elle se sait condamnée.

C'est dans l'atmosphère enfiévrée des règnes de Charles X et Louis-Philippe, et dans l'exaltation des années qui précéderent 1848, qu'il nous faut placer Claude Tillier.

De la vocation pédagogique à la vocation politique

Claude Tillier naît le 11 avril 1801 à Clamecy, sous-préfecture de la Nièvre peuplée d'environ cinq mille âmes, arrosée par l'Yonne et son affluent, le Beuvron. Il est l'enfant de cette petite ville, réputée turbulente du fait principalement de la présence, durant plus de trois siècles, d'une importante population de floteurs. Ces ouvriers qui confectionnaient les trains de bois et les acheminaient jusqu'à Paris, pour apporter à la capitale le combustible dont elle manquait, revenaient en effet imprégnés des idées nouvelles qui allaient se répandre et germer dans cette bourgade apparemment bien paisible, provoquant à de multiples occasions la fronde chez ses habitants.⁸

Fils d'un serrurier aisé, dans une famille de petite bourgeoisie, il s'est néanmoins targué toute sa vie de ses humbles origines: « *Nous autres, les Tillier, nous sommes de ce bois dur et noueux dont sont faits les pauvres* ». ⁹C'est ainsi montrer qu'il choisit son camp.

Il est l'aîné de trois garçons. Son cadet, Victor, reprendra la serrurerie du père ; son plus jeune frère, Alexandre, d'abord écrivain public puis greffier au tribunal, deviendra un temps le gérant du journal *L'Association* et accompagnera Claude à Nevers. En 1804, notre pamphlétaire perd Claude Tillier,¹⁰ son grand-père qui vint s'établir à Clamecy comme marchand, puis huissier porteur de contraintes : c'est lui, le débonnaire Machecourt de *Mon Oncle Benjamin* ; sa femme, qu'il avait épousée en 1767 et dont il eut onze enfants, Anne Rathery, la grand-mère de Claude Tillier, lui survécut près de vingt ans : elle est, dans le roman, la « chère soeur » de Benjamin, et c'est d'elle probablement que le petit-fils recueillit tant d'anecdotes sur la période précédant la Révolution.

Les premiers succès scolaires de Claude Tillier, élève brillant au collège de sa ville natale, lui permettent de poursuivre ses études au lycée impérial de Bourges, en qualité

8 Événements sous la Révolution de 1789, grèves des floteurs (1835, 1841), révolte des boisseaux (avril 1837), insurrection contre le coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte (1851).

9 Pauvreté qu'il faut relativiser, sur laquelle beaucoup a été dit, et qui prête matière à controverse.

10 Sur la généalogie de la famille Tillier, on pourra se reporter à l'article très complet de Daniel Jarreau: « *Claude de pères en fils* » dans les *Actes du Colloque de Clamecy, 6-7 octobre 2001* (Bulletin de la Soc. Scient. et Artist. de Clamecy, année 2003, numéro spécial).

de boursier. Dès 1814, un incident révèle ses futures aspirations politiques, et la fougue de son caractère : au retour des Bourbons, les élèves de certaines classes de son établissement refusent d'adopter la cocarde blanche ; une mutinerie éclate, à laquelle il prend une part active ; mais il aura la fâcheuse idée de relater les faits à sa mère, dans une lettre compromettante qu'une main malveillante reprit plus tard pour nuire à son entrée dans la carrière, lorsqu'il voulut se vouer à l'instruction publique.¹¹

Bachelier ès lettres en 1820, il débute au collège de Soissons, puis à Paris, comme maître d'étude. Il a connu, dans cette fonction ingrate, les mêmes humiliations que celles du Petit Chose, qu'il relatera, comme Alphonse Daudet, dans quelques pages émouvantes de sincérité. En août 1821, il est employé comme maître d'étude encore au collège de Clamecy et devrait, d'après la loi Gouvion Saint-Cyr, être dispensé du service militaire. Mais sa dispense est annulée et il reçoit l'ordre de « servir le roi ». Les différents biographes de Claude Tillier ne s'accordent pas sur cette période assez confuse de sa vie.

Quoi qu'il en soit, il est sommé d'incorporer, le 19 novembre 1822, le 8ème escadron du train d'artillerie à Périgueux. Au lieu des sept années réglementaires, il ne reste que cinq ans dans l'armée : renvoyé dans ses foyers en raison d'un mauvais catarrhe pulmonaire, ou pour indiscipline (il sera cassé de son grade de sous-officier plusieurs fois), probablement pour les deux motifs conjugués. En 1823, il avait pris part à l'impopulaire guerre d'Espagne¹². La scène où se déroulent ces événements lui ont inspiré ses premiers vers et un premier texte en prose, un récit intitulé *De L'Espagne*¹³ qu'il rédigea entre 1828 et 1830.

Libéré de ses obligations militaires, il se réinstalle à Clamecy où il exerce les fonctions d'instituteur privé. Il épouse, le 29 juillet 1828, Anne-Elisabeth Col, fille d'un marchand drapier. Bayle Parent, l'ami fidèle,¹⁴ pharmacien à Clamecy, sera témoin de leur mariage. De leur union naissent quatre enfants dont deux mourront en bas âge. Seul son fils Georges (Clamecy 1832 - Alger 1899) connaîtra une existence plus longue que celle de son père et continuera, en digne fils de Claude, le dur et persévérant combat mené par les républicains tout au long du siècle.

Apprécié pour ses méthodes pédagogiques et ses innovations, il accepte sa nomination, par le conseil municipal, au poste de directeur de l'enseignement mutuel au collège de Clamecy. Mais des dissensions ne tardent pas à apparaître entre Tillier et ses chefs hiérarchiques. Le comité cantonal d'instruction (surveillance exercée par les « autorités morales »: juge de paix, sous-préfet, curé) le somme de s'expliquer. Au lieu de se rendre à la convocation, Tillier préfère aller à son habituelle partie de billard au Café des Colonnes¹⁵ et donne purement et simplement sa démission, le 6 novembre 1832, avant de reprendre la direction de son école privée. A d'autre égards, l'année 1832 sera éprouvante pour lui : atteint par la grande épidémie de choléra, – elle fera 322 victimes à Clamecy - il se rétablit mais aura la douleur de perdre prématurément son deuxième enfant.

11 Fait non attesté, mais que rapporte son ami et collaborateur Bayle Parent, dans la première notice biographique consacrée à Claude Tillier, parue en préface de la première édition de ses oeuvres (Sionest, imprimeur-éditeur- Nevers 1846) .

12 Expédition militaire entreprise par la France contre les libéraux espagnols, pour rétablir le roi Ferdinand VII dans l'exercice du pouvoir absolu.

13 Manuscrit retrouvé et publié par Marius Gérin (Nevers, Mazon Frères, Editeurs 1903) sous le titre de «*Claude Tillier en Espagne*» .

14 Bayle Parent deviendra en 1848, après la mort de Tillier, le premier sous-préfet de la République à Clamecy , immédiatement révoqué l'année suivante par le prince-président Louis-Napoléon Bonaparte.

15 Le Café des Colonnes, situé dans le quartier du Grand Marché, était réputé pour être le lieu de rassemblement privilégié pour l'intelligentsia républicaine de Clamecy et ses environs.

C'est à partir de 1831 qu'il se fait connaître comme journaliste, fondant notamment avec l'aide de notables progressistes locaux, et notamment de son ami Bayle Parent, ¹⁶le journal *L'Indépendant*, premier organe d'opposition libérale à Clamecy. La révolution de 1830 dite « des trois glorieuses » avait soulevé, à Clamecy comme ailleurs, l'enthousiasme des partisans d'un gouvernement républicain. Le journal de Tillier avait libéré leurs espoirs et s'en était fait le porte-parole. Mais l'existence de ce nouvel et fragile hebdomadaire politique devait être de courte durée. Dupin aîné, le nouveau et tout-puissant député de la Nièvre depuis juillet 1831, que Tillier surnomme « le roi de Clamecy », vivement pris à parti par lui dans *L'Indépendant*, usa de son influence pour nuire à la parution de cette feuille qui n'alla pas au-delà de quatorze numéros¹⁷.

Cependant, le maître d'école va voir sa carrière se poursuivre sous des auspices de moins en moins favorables ; jusqu'à l'année 1841, date de son départ pour Nevers, sa situation ne cessera de se dégrader. Il était progressivement devenu la bête noire des notables de sa ville : on l'accusait, parfois à tort, d'être l'auteur des « charivaris », sortes de libelles mis en couplets, que le peuple chantait les jours de carnaval, et qui visaient les petits scandales impunis touchant les milieux privilégiés. Excédé, le maire de Clamecy jugera même utile, en 1835, de les interdire dans sa ville. Cette même année, il entre en conflit avec le juge Paillet, qui le condamne pour « outrage à magistrat », ce qui lui vaudra une peine de huit jours d'emprisonnement. Le sous-préfet de Clamecy estime même qu'il serait « *un homme dangereux dans les temps de trouble* ». Bientôt, à la fin de la décennie, s'étant lancé dans la rédaction de ses premiers pamphlets, il ne manque pas d'ennemis qui jettent le discrédit sur son école et, par des manœuvres malveillantes, lui feront perdre tous ses élèves. On ira jusqu'à hisser un jour le drapeau noir sur son école, ou à déclarer aux mères de famille, épouvantées, que « *le sieur Tillier n'avait pas de religion, pas de tenue, pas d'ordre; qu'il n'apprendrait pas à leurs enfants à baisser le menton au nom de Jésus, à se laver correctement les mains, à dire « bonjour monsieur, bonjour madame en entrant dans une maison...* » Tillier, sans ressources, se voit contraint de fermer son école « *réduite à rien, tarie comme un tonneau qui s'en va on ne sait par où...* » et, la mort dans l'âme, il quitte son sol natal pour s'établir à Nevers où il vient d'être appelé pour servir la cause du journalisme. « *Adieu, ma mère, adieu mon vieux Clamecy ! On m'appelle ; je me suis fait l'exécuteur des colères de la société, et il faut que ma tâche s'accomplisse !* »

La force du destin

C'est paradoxalement ce revers de fortune qui va permettre à Claude Tillier de révéler la pleine mesure de ses talents, qui étaient prometteurs et lui auraient assuré une gloire certaine si le destin, frappant prématurément à sa porte trois années seulement après son installation à Nevers, n'était venu lui rappeler que la mort est l'aboutissement de toute

¹⁶ Sur la vie de Bayle Parent, on pourra consulter l'ouvrage de Simone Waquet: *Une Dynastie Républicaine dans la Nièvre : Les Parent (Clamecy,1796-1885)* et, sur l'amitié indéfectible qui le lia à Claude Tillier, on se reportera à l'article de Simone Waquet dans le numéro 2 des *Cahiers Claude Tillier* (janvier 2010).

¹⁷ L'exemplaire original de treize numéros sont consultables à la Médiathèque François-Mitterrand de Clamecy, le quatorzième, daté du 1er septembre 1831, se trouve aux Archives Nationales.

vie et qu'il n'appartient pas aux humains de lui dicter son heure.

Quelques phrases de *Mon Oncle Benjamin*, relevées dans l'adresse au lecteur contenue dans le premier chapitre, parlent manifestement de lui et de son état d'esprit lorsqu'il part prendre sa revanche dans la petite capitale nivernaise: « *Je trouvai du plaisir à dire à la fortune : Je ne courberai pas sous ta main... frappe tant que tu voudras, frappe encore : je répondrai à tes flagellations par des sarcasmes.* »

Désormais, en effet, Tillier va se dépenser sans compter, et jusqu'à épuisement de ses forces, dans une lutte politique sans merci contre les abus de la Monarchie de Juillet et ses représentants locaux. Ses principales cibles : le tout-puissant Dupin Aîné, président de la Chambre, procureur général de la Cour de cassation, conseiller de Louis-Philippe et « substitut du roi légitime » qui incarne l'arrivisme et le pouvoir ; Mgr Dufêtre, évêque de Nevers ultramontain jusqu'au fanatisme, qui est l'exemple de l'oppression de l'Eglise sur la société civile ; le juge Paillet avec qui, à Clamecy, Tillier eut maille à partir, et qui symbolise la collusion entre la justice et le pouvoir ; Jean-baptiste Avril, président du tribunal de commerce de Nevers, surnommé « Bras-de-fer » par Tillier, qui symbolise la prétention et dont la malveillance contribuera à faire chuter *L'Association*.

Ses articles et ses pamphlets épousent aussi les grandes causes de son temps : Tillier dénonce l'iniquité de la pairie héréditaire et du régime censitaire ; il prône ardemment la réforme du système électoral et l'instauration du suffrage universel¹⁸, il revendique la liberté de la presse¹⁹, propose des lois visant la pédagogie et la question de l'instruction populaire. Bien d'autres sujets l'intéressent, comme l'agriculture, la magistrature, l'armée, la justice, une réforme fiscale entre autres, la religion surtout, mais aussi la politique étrangère.

Durant la Monarchie de Juillet, *L'Association* devient, localement, grâce au talent de Claude Tillier, l'adversaire le plus rude qu'ait eu à combattre le très officiel journal de la Préfecture: *L'Echo de la Nièvre*. C'est le 8 juillet 1840 que *L'Association*, journal d'opposition se présentant comme « *organe des hommes de progrès du département* », avait vu le jour à Nevers. Frédéric Girerd,²⁰ avocat et homme politique, ami de George Sand et de Michel de Bourges, en était l'instigateur. En juin 1841, c'est lui qui appelle Claude Tillier à en devenir le rédacteur politique, ayant précédemment déjà reçu de lui dans les pages de son journal les premiers articles et pamphlets rédigés à Clamecy, au rang desquels les fameuses *Lettres au Système sur la Réforme électorale*²¹. Tillier assume désormais la rédaction à la place de Clovis Gauguin (le père du peintre) qui quitte ses fonctions pour aller prendre sa place au *National*, journal libéral d'opposition fondé à Paris par Armand Carrel. Tillier dirige alors *L'Association* jusqu'en juin 1843, date de la disparition du journal : victime d'un procès de presse en diffamation perdu par Tillier contre M. Avril²², mais aussi en raison d'attaques répétées de la Préfecture, et d'une brouille avec Girerd, le principal fondateur du journal²³. Claude Tillier venait d'être en outre très affecté

18 Le pays légal représentait alors les citoyens les plus imposés, les plus riches, et non les plus capables de vertus civiques. Tillier s'insurge contre cette richesse héritée qui concède à elle seule le titre de citoyen, ayant le droit de voter et d'être élu. Ses modestes revenus de maître d'école l'excluaient. « *Quoi! s'indigne-t-il, deux cent mille électeurs et trente deux millions de prolétaires, voilà ce que, dans cet âge constitutionnel, on appelle une nation libre!* » (1841, *Lettres au Système sur la Réforme électorale*).

19 *La Liberté de la presse*, déclare Tillier, *est celle qui protège toutes les autres* »

20 Pour des éléments biographiques, on pourra consulter l'ouvrage suivant : *Frédéric Girerd . Voyage à travers la France et Lettres à sa famille . Précédés d'une notice biographique de Jérôme Lequime*. (Editions Du Pas De L'Ane 2008).

21 Au nombre de quatre et d'un post-scriptum à la quatrième, ces lettres pamphlets eurent un succès retentissant. La première sera reproduite par *Le National*.

22 En dépit de la plaidoirie de Michel de Bourges.

23 Brouille évoquée par Francis O Hara dans sa thèse : *Claude Tillier, sa vie, ses oeuvres*. Paris, Jouve, 1939.

par la disparition de son jeune frère Alexandre, qui le secondait au journal en qualité de gérant .

Exclusivement politique au début, *L'Association* était devenu peu à peu un journal également littéraire. Claude Tillier y fait figurer des chroniques théâtrales, des articles de critique, des poésies. En feuilletons paraissent deux nouvelles : *Comment le Chanoine eut peur* (1841) puis *Comment le Capitaine eut peur* (1842) ²⁴suivies de *Mon Oncle Benjamin* (1842) et de *Belle-Plante et Cornélius* (1843). Francis O'Hara relève dans sa thèse les sources possibles du premier roman de Tillier et note sa parenté avec un roman de Pigault-Lebrun, paru quelques décennies auparavant : *Mon Oncle Thomas*. Amédée Dunois, dans son étude « *Autour des Sources de Tillier* » sur ses deux romans, insiste quant à lui sur l'inspiration personnelle de Tillier : souvenirs d'enfance, figures locales ou proches parents évoluant dans le cadre authentique de Clamecy et du village d'Armes.

Cependant il nous apparaît incontestable de devoir considérer, au terme d'une lecture comparée de ses romans et de ses écrits politiques, des ressemblances patentes tant au niveau de l'inspiration romanesque, des personnages et des situations, que de l'analyse stylistique²⁵. De ce fait, Claude Tillier a voulu mettre dans ses romans beaucoup plus que ce que l'on peut y voir d'emblée. Et sur ce terrain, le champ de l'investigation reste ouvert²⁶.

Après la disparition de *L'Association*, Claude Tillier, qui n'est pas homme à se laisser abattre, voudra poursuivre son combat politique en recourant uniquement à la littérature du pamphlet.

*« Cette période de sa vie, nous dit Marius Gérin, où il fit preuve de tant d'esprit, d'éloquence et de poésie est néanmoins la plus triste de son existence. Les haines qu'il accumula sur lui, les calomnies soigneusement entretenues, la misère, le chagrin de la mort d'un frère, le souci de ses enfants, enfin une maladie de poitrine qui le minait depuis longtemps contribuèrent à lui donner cette physionomie amère et sombre de misanthrope qui est restée dans la mémoire de ses compatriotes. »*²⁷

Quoique déjà malade en effet, le journaliste déchu entreprend une série de vingt-quatre pamphlets suivie d'une autre de douze dont il ne put achever la publication. Il ne manqua à ces pamphlets que l'occasion d'être publiés intégralement à Paris, pour assurer une gloire certaine à leur auteur.

Parvenu à sa maturité politique et littéraire, il semble effectivement être à ce stade de sa vie en pleine possession de son talent de polémiste. Mais le sort, comme Tillier, aime l'ironie : déjà le romancier est sommé de déposer sa plume, le pamphlétaire de taire sa voix.

C'est à la fleur de l'âge, à quarante-trois ans, que s'éteint Claude Tillier à Nevers, en son domicile du 7 de la Place Guy Coquille²⁸. Il quitte la vie dans une grande sérénité d'esprit, avec la philosophie d'un stoïcien, lui qui déclarait sans ambages que la mort n'était pas seulement la fin de la vie mais qu'elle en était aussi le remède. N'avait-il pas écrit dans *Mon Oncle benjamin* : *« Un homme qui n'a point de philosophie au milieu des misères d'ici-bas,*

24 Inspirées de Paul-Louis Courier (1772 - 1825) pamphlétaire et épistolier dont Tillier confessait avoir lu toutes les oeuvres.

25 Voir Claudine Galmard, *Fantaisie et polémique dans l'oeuvre romanesque de Claude Tillier* - Mémoire de maîtrise, Dijon 1970 et *La polémique dans l'oeuvre romanesque de Claude Tillier* , Actes du colloque Clamecy, 6-7 oct.2001 iBulletin spécial 2003 de la Société Scientifique et Artistique de Clamecy.

Voir également dans le bulletin précité le très intéressant article de Florence Mercier-Leca : *Claude Tillier, un pamphlétaire humaniste*, visant notamment à démontrer comment le style et le ton des pamphlets de Tillier sont le fruit de ses convictions politiques.

26 Voir Jocelyn Bézecourt , *Claude Tillier et l'astronomie*, article consultable dans le numéro 2 des *Cahiers Claude Tillier* (janvier 2010).

27 Marius Gérin: *Etudes sur Claude Tillier*.

28 L'emplacement exact de la dernière demeure de Tillier a été établi grâce aux investigations de Michaël Boudard. Voir dans la rubrique des *Brèves* (Numéro 2, *Cahiers Claude Tillier*).

c'est un homme qui va tête nue sous une averse. »

Tillier appartient à la génération de ceux qu'on appellera « les hommes de 48 » car il aura grandement contribué à l'élaboration et à la diffusion de leurs idées. Il prend prématurément congé de ses contemporains le 12 octobre 1844, avec la même élégance que celle qu'il avait prêtée au merveilleux ami de Benjamin : le docteur Minxit. Écoutons les dernières paroles de Tillier, et méditons sur elles : *« Je veux mourir avec la dernière fleur de la prairie, avec le dernier chant des oiseaux, enfin avec tout ce qui est doux, avec tout ce qui est beau dans l'année. Il faut que ce soit la première bise qui me dise : Il faut partir ! Ne vaut-il pas mieux mourir à temps que de vieillir ?... Je meurs, quelques jours avant ceux de ma génération, mais je meurs dans cet âge où finit la jeunesse et après lequel la vie n'est plus qu'une longue décadence. »*